

UN DÉSIR FOU DE DANSER

Né en 1928 en Transylvanie (Roumanie), Elie Wiesel fut déporté à l'âge de 15 ans à Auschwitz. À la fin de la guerre, l'Œuvre de secours aux enfants prend en charge 400 jeunes rescapés de Buchenwald qui refusaient de rentrer chez eux en Europe centrale. Elie Wiesel était parmi eux.

Reçu docteur *honoris causa* par plus de cent universités, il est titulaire d'une chaire d'études de sciences humaines à l'Université de la ville de Boston. Parmi les nombreux prix internationaux qui lui ont été décernés, on peut citer le prix Nobel de la paix en 1986, la Médaille d'or du Congrès américain, le prix Médicis en 1968 pour *Le Mendiant de Jérusalem*, et le Prix international de la Paix attribué en 1983 pour *Le Testament d'un poète juif assassiné* et *Paroles d'étranger*.

Elie Wiesel

UN DÉsir FOU
DE DANSER

R O M A N

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-0211-8459-4
(ISBN 2-02-085916-5, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, avril 2006

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Eliahu
fils d'Elisha
fils d'Eliezzer
fils de Shlomo
fils d'Eliezzer

Arbaa nikhnessu leopardés : ils étaient quatre Sages à pénétrer dans le verger de la connaissance secrète. Le fils d'Azzai a regardé et a perdu la vie. Le fils de Zoma a regardé et a perdu la raison. Elisha, le fils d'Abouya, a regardé et a perdu la foi. Seul Rabbi Akiba est entré en paix et est sorti en paix.

Le Talmud, dans Traité Khagiga.

Pourquoi dis-tu, mon jeune ami, que le bonheur n'existe pas ? Que l'amour n'est qu'illusion ? Même si c'est vrai ; pourquoi le dire ? Et pourquoi le dire puisque c'est vrai ?

Autrefois, tu as aimé une femme gracieuse et belle qui vivait de l'autre côté des océans et des montagnes. Et tu en souffrais.

Eh bien, dans ce lointain Orient où elle espérait partager des moments privilégiés avec toi, elle reste gracieuse et belle. La tête inclinée, en souriant, elle t'attend. Et chaque fois que mon regard rencontre le sien, je sais que l'amour rend fou et heureux.

Paritus le Borgne, dans son « Message à un élève qui a peur de vieillir ».

Chapitre 1

Elle a des yeux sombres et un sourire d'enfant effrayé. Je l'ai cherchée toute ma vie. Est-ce elle qui m'a sauvé de la mort muette que caractérise la résignation à la solitude ? De la folie en phase terminale aussi, je dis bien terminale, comme on parle d'un cancer quand il est incurable ? Oui, cette folie dans laquelle on pourrait trouver un refuge, sinon le salut ?

C'est d'elle, de la folie, que je vous parlerai, de la folie chargée de souvenirs et qui a des yeux comme tout le monde ; mais dans mon histoire ils sont comme ceux d'un enfant souriant qui tremble de peur.

Vous me demanderez : Un fou qui sait qu'il est fou, l'est-il vraiment ? Ou encore : Dans un monde fou, le fou conscient de sa folie n'est-il pas le seul à être sain d'esprit ? Mais ne courons pas trop vite : Si vous deviez décrire un fou, comment l'évoqueriez-vous ? Un étranger à la figure de bronze ? Souriant mais sans joie, les nerfs à vif ; quand il entre en transe, ses membres s'agitent, toutes ses pensées se bousculent ; il a, souvent, des décharges électriques non pas dans son cerveau mais dans son âme. Ce portrait vous convient-il ? Continuons : Comment parler de la folie sinon en se servant d'un langage réservé à ceux qui la portent en eux-mêmes ? Si je vous disais qu'en chacun de nous, malade ou bien portant, se trouve une part cachée, une zone secrète qui s'ouvre sur la folie ? Un faux pas, un mauvais

coup du destin suffisent pour nous faire glisser ou tomber sans espoir de jamais nous relever. Fautes d'inattention, fêlures de la mémoire ou erreurs de jugement peuvent provoquer une série de chutes. Impossible alors de se faire comprendre par ce que l'on appelle, plutôt bêtement, son âme sœur. Si vous n'admettez pas cela, ce sera grave pour moi, mais vous ne devrez pas me plaindre. Les larmes creusent parfois leurs sillons, mais jamais en profondeur, en tout cas pas assez.

Voilà ce que, pour commencer, vous devez savoir.

Cela étant, puisque je tiens à tout vous dire, sachez que cette histoire, je vous la raconterai sans me soucier de la chronologie. Elle vous fera découvrir des époques et des lieux multiples de façon désordonnée. Que voulez-vous ? Le temps du fou n'est pas toujours celui de l'homme dit normal.

Tenez, commençons ce récit, il y a cinq ans, dans le cabinet de Thérèse Goldschmidt, une guérisseuse de l'âme qui, bien payée, je vous dirai comment plus tard, escompte à l'aide de son immense savoir me pousser dans l'obscur tréfonds de la connaissance de mon ego pour m'aider à vivre avec moi-même sans mon dibbouk, mais cela est une hypothèse sur laquelle je compte revenir.

Plus loin, je vous parlerai de Thérèse, je vous parlerai beaucoup d'elle. Inévitable, incontournable Thérèse. C'est elle qui m'a fait parler. C'est son métier. Elle passe sa vie à sonder l'inconscient, coffre-fort et poubelle du savoir et du vécu, ces archives souterraines qu'on doit, qu'on peut décrypter, à poser des questions enfantines ou farfelues. Et dans mon cas, ces questions n'appelaient pas des réponses, mais des histoires.

Pourquoi se moque-t-on des fous ? Parce qu'ils perturbent ? Molière n'a-t-il pas ridiculisé le malade imaginaire ? L'homme qui se croit malade n'aurait-il pas besoin de soins ?

Est-ce que je déraile ? Je ne pense pas être totalement irrationnel. Être fou, est-ce être infirme ? Peut-on parler d'un esprit gangrené, d'une pensée battue à mort, d'une âme mutilée, maudite ? Peut-on être fou dans le bonheur comme on l'est dans le malheur ? Peut-on entrer dans la folie comme on entre en religion ou en poésie ? Peut-on s'y glisser à pas lents, feutrés, hors d'haleine, comme pour ne pas déranger quelque démon secret qui feindrait l'absence ou l'ascèse ? Parfois j'ai peur de fermer les yeux : je vois un monde irréel, avec ses disparus. Je les rouvre ; la peur ne m'a pas quitté. La folie, c'est peut-être une sensation prégnante de futilité : comme dans le château de Franz K., devant la porte fermée, sur le palier, on attend ce qui est déjà arrivé et qui, paradoxalement, arrivera trop tard. Suis-je dément ? Thérèse allait me le dire. Le mot vous dérange ? Vous préféreriez ne plus l'employer ? J'en ai d'autres à votre disposition : déréglé, déséquilibré, inconscient, déstabilisé, toqué, maboule, dingue, insensé, inadapté, retardé, demeuré. Suis-je paranoïaque, schizophrène, hystérique, névrosé ? Souffrant d'un banal complexe d'infériorité ou de culpabilité qu'un simple antidépresseur pourrait guérir ? Possible. Coupable d'avoir librement abusé de ma liberté ? Ou simplement d'avoir vécu une vie qui n'était pas la mienne en succombant à la torture tout ensemble d'un désespoir trop vague et d'un espoir trop transparent ? Donc, d'avoir survécu grâce à ma folie, dans ses phases diverses et dans ses profondeurs ténébreuses ? Mais qui dit que culpabilité et folie sont ou ne sont pas compatibles ? Et qui déciderait que je n'aurais pas droit en même temps à la folie *et* au désespoir ? Et que les fous sont humainement irrécupérables, donc désespérément condamnés, sauf dans le domaine privilégié de l'art ? Van Gogh, avant de mourir, murmura : « La tristesse durera toujours. » La tristesse ? Non. La durée de la folie est bien plus longue. Tolstoï disait que songer à l'avenir

est le début de la folie, mais Maïmonide déclare que le monde sera sauvé par les fous. Lequel des deux parviendrait à me conduire vers une réalité autre ?

J'ai pensé : Thérèse m'aidera, elle me sauvera, moi. Elle est diplômée. C'est son travail, son but, sa mission. Sauver par l'écoute, par la parole. Ouvrir des portes. Fouiller dans les ténèbres. Pas facile dans mon cas. Elle l'a admis. Peut-on forcer la folie comme on force la mémoire ? Difficile, me dit-on. À la fois salutaire et subversive, la folie emprunte un chemin qui change constamment de direction ; elle trébuche en s'élevant, ment en criant « croyez-moi » ; elle va de l'avant en reculant, veut plaire et déplaire en même temps, recherche la compagnie des autres pour sublimer la solitude. Elle cherche les origines de la création pour sombrer dans l'eschatologie : Kleist, le grand poète fou, n'évoquait-il pas l'existence comme un pont allant du néant au néant ? Il ajoutait : que c'est donc dur de vivre entre deux néants...

Je me souviens disant tout cela à la doctoresse, je lui parle, je lui parle, tantôt librement, tantôt sur ses injonctions, de mes délires muets et de mes colères dont je parviens momentanément à apprivoiser la violence, je lui raconte mes déceptions, mes ambitions refoulées et mes fantasmes vécus, la lueur de mes soleils orgueilleux comme leurs chutes aveuglantes, je lui révèle des choses pour en cacher d'autres, plus intimes, plus vraies, celles qui remplissent mon âme assoiffée de sens autant que de vérité – et je cite Augustin déclarant à propos des Maccabées que les hommes apprennent comment mourir pour la vérité ! –, j'évoque des souvenirs anciens qui naîtront demain ou même qui ne verront jamais le jour. Mais je ne lui dis rien de ma conscience à l'intérieur de laquelle tout respire le malheur et la maladie. J'ai le temps, remarque-t-elle pour me rassurer. Tôt ou tard, nous y arriverons. Tard pour qui ? Pour l'homme vieillissant que je suis et qui, tel le mendiant invité à la foire

des dieux, quémande à l'avenir l'aumône de quelques années ?

Il se souvient, oui, le malade se souvient : enfant, il craignait d'être enlevé par des voleurs. Et une nuit, dans un songe éveillé sans doute, le rapt a bien eu lieu. Des inconnus ont pénétré dans sa chambre ; un grand moustachu et une femme à la poitrine lourde l'ont soulevé. Il voulut appeler au secours, mais aucun son ne sortit de sa gorge. L'instant d'après, il se trouva sous des couvertures épaisses, sur un chariot tiré par deux chevaux en furie. Et la femme à la poitrine lourde lui dit : « Ce n'est pas toi qu'on emmène, mais des années de ta vie, on les vendra au marché... »

Encore un rêve, puisque la thérapeute adore les rêves :

Je voyage en avion. Le commandant de bord annonce que des problèmes mécaniques l'obligent à se poser sur la mer. Cris d'angoisse dans la cabine. Un enfant pleure. Sa maman n'arrive pas à le calmer. Coup de chance : l'appareil atterrit sur une île. Une foule en liesse nous accueille avec des danses bizarres. Certains font des discours que personne ne comprend. Une femme essaie de m'entraîner, ses yeux en sang dévorent son visage ; je résiste. Je me dis : elle est sorcière ou folle, folle à lier, folle à enfermer, ils sont tous fous. J'ai raison. Ce n'est pas la loi, mais la folie qui règne ici. Elle a pris le pouvoir. Je cherche l'avion ; il a disparu, sombré dans la mer. Le pilote ? Disparu lui aussi, avec les passagers, peut-être torturés, châtiés, sacrifiés. Et tous inconnus. Je n'ai échangé aucune parole avec eux. Et s'il s'agissait d'une conspiration ? Et si c'étaient eux qui m'avaient tendu ce piège ? La femme dit : « Nous sommes au théâtre, nous montons une pièce sur la folie. C'est un monde dominé par la folie. Chacun y joue un rôle. Et toi aussi. Tu peux choisir : tu seras le bourreau ou le condamné. » Envahi par la panique, respirant avec difficulté, je crie : « Je refuse, vous m'entendez ? Je refuse. »

La femme insiste. Elle appelle au secours. Un énergumène au torse nu me saisit par les cheveux. Il hurle : « Tu es chez nous, obéis ! Sinon, tu te réveilleras la tête coupée ! » Je réponds : « Non, vous êtes tous dans mon rêve à moi, j'ai le droit de vous en chasser... »

Et le rêveur s'est réveillé en sueur.

Pourquoi ces cauchemars, docteur ? Les songes, ce fameux produit et guide de l'inconscient, c'est votre domaine de prédilection ; vous vous y orientez comme dans votre chambre à coucher. Expliquez-moi : Pourquoi, en fermant les yeux, ai-je toujours ce sentiment de me trouver en territoire hostile ?

Un autre rêve : Enfant, toujours, j'entends une voix qui me dit : « Tu vois cette route, elle te conduira vers Dieu. Cours, cours mon garçon, au bout, c'est Dieu qui t'attend ! » Alors je cours à perdre haleine, je cours pour arriver au plus vite. Mais une fois parvenu au bout du chemin, la voix me dit : « Tu t'es trompé, enfant ; Dieu t'attend à l'autre bout. » Puisant dans mes dernières forces, je reviens sur mes pas – mais la voix s'est tue. Et l'enfant de crier : « Où es-tu, Seigneur ? » Pas de réponse. « Et la voix que j'ai entendue, où est-elle ? » Pas de réponse. Alors, je me souviens d'un livre qui ne me quitte jamais. Je commence à le feuilleter. Et à la page 13, je lis : « Dieu, c'est aussi le chemin qui te conduit en avant et en arrière. » Commentaire : « Si tu souhaites vraiment L'aimer, il te faut sacrifier la raison, la connaissance humaine des choses et des êtres. »

Me suis-je vraiment égaré dans mes paroles comme dans ma vie ? À mon âge, c'est bien possible, voire normal. En tout cas, même si elle le pense, Thérèse ne me fait pas de reproche. D'ailleurs, je peux tout me permettre ; je ne suis pas malade pour rien.

Souvent, ma « guérisseuse » me fait peur comme je me fais peur moi-même : peur de trop en dire ou de tout dissimuler, bref, de me vider de ce que je suis, une sorte de

fou amputé de l'âme, à la recherche de son passé trop riche ou trop lourd, pour ne pas le voir s'éteindre avant sa mort. Mais le passé de ce fou-là n'existe plus ; des voleurs l'ont emmené dans une cité perdue, emportée par les rayons sanglants d'un crépuscule violent et pourpre. Là, toute femme est une déesse, une jeune déesse aux cheveux roux, aux mains fines et douces, qui empêche les joies de s'abolir dans la haine, le bruit d'un baiser de devenir vrombissement d'enfer et les voix mélodieuses des enfants heureux de se muer en hurlements. Mais cette femme, cette déesse, a un visage à nul autre pareil, un visage aux yeux d'enfant, d'enfant souriant qui a peur de moi.

Installé sur un tabouret, il m'arrive de passer des heures à fixer le vide dans l'espoir de le combler avec le sable porté par les larmes des veuves et des orphelins, ou le rire des mendiants appelant le bonheur pour le fuir dès qu'il arrive ; j'ai alors le sentiment que je sais tout mais ne comprends rien, ou bien que je ne sais rien mais que je comprends des choses qui échappent aux autres.

Par ailleurs, tout m'arrive et pourtant tout passe : je ne retiens rien. Réfractaire au bonheur puéril et à la honte, victime et auteur d'hallucinations à la fois morbides et drôles, avide de raccourcis, je me veux insensible à la durée. Visions et images éclatent sous mes paupières pour aussitôt se dissiper, brûlantes. La mémoire avance ou recule par à-coups. Je suis pris de nausée, j'ai mal au crâne. Vertige constant, inlassable et oppressant. Je parle quand je me tais, je me tais quand je hurle. Passé et avenir se confondent. En un éclair le monde familial chavire, et moi, qu'est-ce que je fais là-dedans ? Tout en moi se déroule par spasmes : spasmes de colère, de décisions, de désirs ; ils ne durent qu'un instant. Ah, si je pouvais devenir un nuage incendié par le soleil, un torrent qui renverse des armées puissantes sur son passage. Si je pouvais une fois pour toutes dénouer le tissu de

rêve et de fantasmes qui m'habite, démêler le temps et la durée dans la conscience des philosophes, la connaissance amusée des psychologues, l'expérience vécue des saints séduits par la violence : serais-je un épiphénomène, moi ? Un clin d'œil de dieux morts ? Est-ce que je cours vers le sommet ou m'en éloigné-je à grands pas, tout en restant immobile ? On me demande comment je m'appelle, et je réponds de travers qu'il fait beau quand le ciel est sombre. Ou bien je déclare que j'entends le rire déchirant des cieux à travers la pluie des étoiles. Et je dis que... diable, je ne sais plus ce que je dis.

Souvent, mais je ne sais plus depuis quand, ni pour combien de temps, j'ai l'impression de vivre en vase clos : aucun son ne me parvient du dehors. Les amoureux qui soupirent, les malades qui geignent, les chevaux qui hennissent, les loups qui ricanent, les nuages lourds qui approchent en malfaiteurs : je ne vois rien, je n'entends rien. Je ne sens rien. Le temps est comme suspendu, attendant un signe pour se remettre en marche. Je suis seul, irrévocablement seul car emmuré. Mais le lendemain ou l'instant d'après, dans mon cerveau, c'est une cohue de gens haletants, à l'air égaré et cruel, qui courent dans tous les sens vers des précipices. C'est la gare où, devant des guichets fermés et des portes closes, des voyageurs hagards s'insultent les uns les autres parce qu'ils ont raté leur train, comme si c'était leur dernière chance d'échapper à un ennemi invisible.

Après ces crises, je me dis que je vais devenir cinglé, que je le suis déjà. Alors une grande lucidité s'installe en moi. Je me convaincs que c'est moi que traque chaque tortionnaire, c'est moi que maudit chaque géôlier.

Si j'habitais encore chez mon oncle, je me demanderais si je suis possédé. De quel dibbouk serais-je la cible ?

Je vous écris, ma chère maman et mon cher papa, parce que je sais que tôt ou tard nous allons nous retrouver. Après une longue, très longue séparation, nous serons de nouveau réunis. Du moins, je l'espère. Car elle dure, cette séparation, elle dure depuis trop longtemps, en fait depuis toute une vie, ma vie d'avant.

Tout le monde change, mais pas vous. Vous restez figés dans l'éternité, si jeunes, si souriants, à la recherche d'un avenir qui se dessine sur mes traits.

Je vous écris pour que vous sachiez tout de moi : qui je suis et ce que je vais devenir. Me reconnaissez-vous ? Savez-vous ce que j'ai traversé, acquis et perdu depuis que votre dernier regard s'est posé sur moi avec tendresse et confiance ? Ce regard, je l'ai fait mien. Ensemble, nous chercherons des réponses à des questions qui définissent l'homme et son destin.

Est-ce que j'existe encore dans votre mémoire comme vous existez dans la mienne ?

Je vis dans la crainte. La crainte de vous décevoir.

Je ne vous raconterai rien d'héroïque, ni de glorieux. Seulement des choses d'apparence simple qui remplissent une existence menacée.

Comme vous, je n'ai pas connu la déportation. L'insurrection du ghetto de Varsovie en 1943 et la libération de Paris en 1944, je les ai découvertes dans les livres. Nous avons subi ensemble la mort de ma grande sœur et celle de mon petit frère : nous les avons entourés de silence pudique, mais non d'oubli. La peur des sélections, le nœud dans la gorge, la résignation, la terreur, les coups, la mort à l'intérieur des barbelés : des images, des mots rencontrés dans les récits des rescapés. Ainsi, par moments, il m'arrive de sentir une odeur âcre, douce-reuse, écœurante, de chair brûlée. Et je suis pris de nausée. Mais quand je songe à la liesse populaire le jour de la victoire ou trois ans plus tard, pour la déclaration de l'indépendance d'Israël, j'ai envie de danser dans la rue.

Tous ces événements me sont parvenus de loin, du dehors. Ils ont glissé sur ma conscience comme de l'eau tiède, ou comme du sable.

Cependant, ce n'est pas cela que je voudrais vous raconter. Tout ce qu'avec un peu de chance je pourrais vous dire s'est surtout déroulé en moi-même. J'imagine que vous possédez d'immenses pouvoirs sur moi, mais seriez-vous capables de lire ce qu'on ne dit pas à voix haute ? Devinerez-vous ce que le cœur sait dissimuler au cerveau, dites ? Savez-vous ce que c'est que de sentir la folie en soi comme on sent le sang qui coule dans nos veines ? Kaléidoscope vivant de couleurs et de formes, de visages et de destins : est-ce mon être qui se dédouble ? Je me sens à la fois enfant et vieillard ; se détestent-ils ? Mais non ! Voilà qu'ils s'embrassent. Au bord d'un fleuve, je me vois sur la rive opposée. Un moment je vis parmi les personnages bibliques, mais l'instant suivant je suis au milieu de la foule qui applaudit le lancement d'un vaisseau spatial emmenant des voyageurs sur la lune de leurs rêves.

Là où vous êtes, vous vous regardez peut-être en souriant, et vous vous dites avec fierté : Ah, quelle imagination, hein ? Seulement il ne s'agit pas de cela. Il s'agit d'une chose beaucoup plus grave.

Je vous écris parce que je vous aime beaucoup. Et aussi pour me préparer et vous préparer à notre inévitable réunion. Sera-t-elle verrou ou ouverture ?

Savez-vous à qui je dois beaucoup ? À un mécène mort. Et, sur un autre plan, à un vieux clochard érudit – à moins que ce n'ait été un jeune dieu déchu qui se prenait pour un vieillard invalide. Un soir d'automne, il m'a proposé de m'enseigner la vérité.

Je vivais encore chez mon oncle. Je flânais dans Brooklyn, au milieu de ses hassidim barbus aux regards

Mémoire à deux voix avec François Mitterrand

Odile Jacob, 1995
et « *Poches Odiles Jacob* » n° 46

Se taire est impossible

(en coll. avec Jorge Semprun)
Arte Éditions/Mille et Une nuits, 1995

Mémoires

vol. 2, ... et la mer n'est pas remplie

Seuil, 1996
et « *Points* » n° P 502

Célébration prophétique : portraits et légendes

Seuil, 1998

Le Golem : légende d'une légende
racontée par Élie Wiesel

(illustrations de Mark Podwal)
Le Rocher, 1998
et « *Pocket* » n° 10863

Les Juges

Seuil, 1999
et « *Points* » n° P 761

Le Mal et l'Exil : 10 ans après

(en coll. avec Michaël de Saint-Cheron)
Nouvelle Cité, 1999

Le Roi Salomon et sa bague magique

Le Rocher, 2000

D'où viens-tu ?

textes
Seuil, 2001

Le Temps des déracinés

Seuil, 2003
et « *Points* » n° P 1201

Et où vas-tu ?

textes
Seuil, 2004

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BUSSIÈRE
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2007. N° 92680 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE